22

NOTICE HISTORIQUE

SUR LE PRINCE

DE HOHENLOHE.

MM CM 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

De l'Imprimerie de M
Poi

22

NOTICE HISTORIQUE

SUR LE PRINCE

DE HOHENLOHE,

AVEC DES RÉFLEXIONS SUR LES CURES QUI LUI ONT ÉTÉ ATTRIBUÉES.

PAR A.-J.-L. JOURDAN,

DOCTEUR EN MÉDECINE DE LA FACULTÉ DE PARIS, CHEVALIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR, MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES DE TURIN.

PARIS,

IMPRIMERIE DE C.-L.-F. PANCKOUCKE.

1823.

NOTICE HISTORIQUE

SUR LE PRINCE

DE HOHENLOHE.

Le prince Alexandre de Hohenlohe, chevalier de Malte, mérite de fixer l'attention au même titre que Gassner. Il y a peut-être même plus de droits encore, si l'on a égard à la différence des temps dans lesquels ont paru ces deux thaumaturges, et surtout si l'on considère que, malgré la tendance au mysticisme qui caractérise la nation germanique par-dessus tous les autres peuples européens, l'enthousiasme pour le surnaturel n'avait pris nulle part, depuis le trop célèbre curé de Bondorf, un développement pareil à celui qu'il a acquis, au grand étonnement de l'Europe entière, dans l'ouest et le midi de l'Allemagne.

Le prince de Hohenlohe est le fils d'un général autrichien. Né le 17 août 1793, il a commencé ses études à Vienne, les a continuées au séminaire de Presbourg, et les a terminées, en 1814 et 1815, à Ellwangen, ville de la Souabe, dans laquelle Gassner remplit autrefois les fonctions de curé pendant quelque temps. C'est dans ce dernier lieu qu'il a reçu les ordres sacrés. Au retour d'un voyage qu'il fit ensuite à Rome, le roi de Bavière lui a conféré, le 8 juin 1817, le titre de conseiller surnuméraire au vicariat de l'évêché de Bamberg.

A dater de cette époque, le prince de Hohenlohe essaya en plusieurs endroits de se faire un nom dans l'éloquence de la chaire. Son titre de prince, plus encore que ses talens oratoires, lui concilia les suffrages de la multitude, que tout ce qui brille ne manque jamais d'éblouir. Il réussit principalement à se mettre bien dans l'esprit des femmes, qui sont un auxiliaire si puissant pour quiconque médite de frapper un grand coup sur l'imagination des peuples. La critique, sans affecter de sévé-

rité, trouva ample sujet à s'exercer dans les sermons qu'il fit imprimer, et le monde littéraire fut bientôt convaincu que sa place n'était pas marquée parmi les écrivains du premier ordre. Ce fut à peu près dans le même temps que le prince entreprit de convertir le docteur Wetzel; cette tentative, sur l'issue de laquelle il fondait sans doute l'espoir d'une grande renommée, et qui fit effectivement beaucoup de bruit, demeura sans succès. D'un autre côté une petite brochure, qu'il publia en 1820, sur les liens qui attachent les catholiques au Saint-Siége, dévoila ses principes ultramontains, qui le mirent en rapport avec tous les partisans de ce système, entr'autres avec Martin Bergold, curé à Hassfurt.

Bergold avait un beau-frère, appelé Martin Michel, mais plus connu dans le pays sous le nom de Schulzes-Maertle, qui était né à Unterwittighausen, village du grand-duc de Bade, situé à cinq lieues de Wurzbourg. Nous devons faire connaître ce personnage qui, malgré son obscurité, a joué un grand rôle dans les scènes thaumaturgiques dont nous parlerons bientôt. Depuis vingt ans, Martin Michel exploitait, à son profit, la crédulité et l'ignorance de ses voisins. Il était parvenu à se faire une réputation assez étendue dans le pays, par les cures qu'il prétendait opérer au moyen de prières et d'exorcismes. Des bruits accrédités porteraient à croire que son ayeul avait des relations avec Gassner, dont les manœuvres passèrent de père en fils dans la famille. Quelques personnes assurent aussi qu'il doit sa prétendue science à un certain Ambroise Fahrmann, de Gerlachsheim. Quoi qu'il en soit, à l'époque où il connut le prince de Hohenlohe, il travaillait dans l'ombre et le secret, pour se soustraire à la vigilance de la police, qui avait les yeux ouverts sur toutes ses actions, et malgré l'injonction expresse du vicaire-général de Bruchsal, qui, ayant désapprouvé publiquement ses manœuvres en 1819, lui avait défendu de les continuer. Suivant ce thaumaturge obscur et subalterne, on peut et l'on doit même prendre encore aujourd'hui à la lettre ces paroles de l'Évangile : *Vous guérirez des malades en mon nom*, etc., et le pouvoir d'opérer ces merveilles existe encore de nos jours, en sorte qu'on peut faire maintenant des miracles, comme au temps des apôtres, pourvu que l'opérateur et l'opéré aient tous deux pleine et entière confiance en Jésus-Christ et en sa toute-puissance. Aussi commençait-il toujours par ranimer la foi dans ses malades; après quoi, il conjurait l'esprit malin, au nom de Jésus-Christ, faisait le signe de la croix, et ordonnait au malade de se lever, de marcher, etc.

On ne peut que former des conjectures sur les motifs qui déterminèrent le prince de Hohenlohe à profiter du savoir-

faire de Michel, en le transportant sur un théâtre plus vaste. L'ambition n'y fut sans doute pas étrangère, car on assure qu'il aspirait déjà depuis long-temps à la dignité épiscopale. Quoi qu'il en soit, tout porte à croire que la première scène du drame qu'on se proposait de jouer en public, fut concertée entre les deux principaux personnages, qui se rencontrèrent, quinze jours auparavant, chez le curé Berthold, et qui partirent ensemble de Hassfurt pour se rendre à Wurzbourg.

Le prince de Hohenlohe connaissait déjà les dispositions favorables de la population de cette ville. Cependant il résolut d'aplanir encore le terrain pendant quelques jours, par des sermons préparatoires, dans le nombre desquels on en distingue un sur la puissance de la foi et sur la prééminence de la religion catholique. Lorsqu'il crut avoir préparé convenablement les esprits de la multitude, il se décida enfin à agir, mais avec cette habileté particulière aux grands, qui leur permet, suivant la manière dont tournent les événemens, de rejeter le blâme sur les petits qui agissent avec eux, ou de s'approprier le mérite et les profits du succès. Michel, qui était retourné à Hassfurt, fut rappelé à Wurzbourg, et introduit, le 20 juin, chez la princesse Mathilde de Schwarzenberg.

Cette princesse, âgée maintenant de dix-neuf ans, fut atteinte, dans sa huitième année, d'une paralysie pour laquelle on réclama en vain les secours des médecins célèbres de divers pays. Elle vint, au mois d'octobre 1819, à Wurzbourg, où elle se confia aux soins du docteur Textor, chirurgien habile, et du célèbre mécanicien Heine. D'après la déclaration que ce dernier a insérée dans le Correspondant de Nuremberg, en date du 4 juillet 1820, son état était tellement amélioré, quinze jours auparavant, c'est-à-dire le 20 juin, qu'elle pouvait alors se lever et se tenir debout, tandis qu'autrefois il lui était impossible de le faire, qu'elle faisait agir ses membres sans la moindre peine, et que, si on ne lui permettait pas encore de marcher, c'était dans la seule crainte de la fatiguer par de trop grands efforts.

Tel était l'état des choses, lorsque le 20 juin, entre dix et onze heures du matin, le prince de Hohenlohe parut chez la princesse, accompagné de Michel. Ce dernier seul agit, et le prince se borna au rôle de spectateur. Michel fit une prière en même temps que la princesse, et lui commanda de se lever. La malade sortit du lit sans le secours de personne, se débarrassa des machines dont elle était entourée, alla dans la cour et le jardin, et parut le lendemain matin à l'église pour y rendre grâce à Dieu. On voit, par ce qui précède, que cet événement n'avait en réalité rien de bien extraordinaire, et que, chez une

personne douée, comme la princesse paraît l'être, d'une imagination très-vive et d'une sensibilité très-active, il était assez facile de le calculer.

Cependant le peuple, qui en fut informé, cria sur le champ au miracle; mais la renommée proclama le nom du prince, sans parler de Michel. Celui-ci fut dès-lors oublié, ou si l'on en fit encore mention, ce fut pour dire que le prince avait un pouvoir de guérir bien supérieur au sien, et qu'en sa qualité de prêtre, il pouvait encore exalter singulièrement ce pouvoir. Tel était le langage de quelques écrivains : faut-il donc s'étonner d'après cela si le peuple n'eut pas de peine à croire qu'un prêtre prince faisait de bien plus grands miracles qu'un paysan. Il paraît toutefois que le démon de la jalousie n'aiguillonna pas Michel. Comme la police de Wurzbourg se montrait favorablement disposée en faveur de son élève, devenu son patron, il dut se ressentir aussi de cette bienveillance, ne plus rencontrer d'obstacles, comme par le passé, et se trouver délivré des persécutions. Aussi, moins ambitieux, moins désireux du brillant que du solide, se contentait-il d'opérer dans un petit cercle, laissant le prince agir sur la masse du peuple. Cependant il se vantait souvent de ne pas lui avoir révélé tous ses secrets, et l'on assure que beaucoup de personnes de marque lui accordaient secrétement la préférence.

Quoi qu'il en soit, aussitôt après la scène de la princesse Mathilde, les malades affluèrent de toutes parts autour du prince, qui, acceptant alors le rôle qu'on lui offrait, se mit à opérer d'après la méthode qu'il avait vu employer à Michel. Il resta jusqu'au 2 juillet à Wurzbourg, qu'il remplit chaque jour de guérisons, dont le récit, grossi par l'exagération naturelle au vulgaire, se répandit aussitôt de tous les côtés. Protégé jusque-là par les autorités, il put multiplier à son gré les miracles au milieu de la multitude qui se pressait sur ses pas; car à peine le jour paraissait-il, que la rue où il logeait était déjà encombrée d'une foule de malades. Si un étranger, ignorant ce qui se passait, fût entré alors dans cette rue, il aurait pu se croire transporté au milieu d'un hôpital central destiné pour tout un royaume.

Le prince quitta Wurzbourg le 2 juillet, et revint à Bamberg, où le bruit de ses cures miraculeuses s'était déjà répandu, mais où les choses ne prirent pas une tournure aussi agréable pour lui. Le magistrat suprême de la ville, M. Hornthal, homme sage et éclairé, fit examiner quelques-uns des individus qui passaient pour avoir été guéris par le prince, et qui furent trouvés à peu près tous dans le même état qu'auparavant. Alors il défendit de faire aucune tentative de guérison ailleurs qu'en

présence d'une commission spéciale, et dans un local désigné. Le prince comparut devant les examinateurs le 5 juillet, mais aussitôt il s'esquiva sur la place publique, et commença ses opérations dans la foule, où il était bien plus certain du succès. La commission le fit inviter plusieurs fois à revenir dans son sein, mais il eut beaucoup de peine à quitter un lieu si favorable à ses projets. Persuadé cependant de la profonde impression qu'il avait produite sur le peuple, il finit par obéir. La commission lui présenta vingt-quatre malades de toutes espèces, sur lesquels il pratiqua ses manœuvres, et dont aucun ne se trouva mieux après qu'avant. Alors M. Hornthal lui fit promettre de ne plus agir sans se concerter avec les autorités; mais à peine le prince fut-il délivré d'une surveillance incommode, qu'il recommença comme par le passé. Enfin, le 8, une injonction sévère du magistrat lui fit sentir qu'il ferait bien de quitter Bamberg. En conséquence, il se rendit le lendemain à Wurzbourg, où sa présence ranima l'enthousiasme populaire, et où il resta jusqu'au 11. Ce jour-là il partit pour les eaux de Brueckenau, où le prince royal de Bavière, cédant à l'entraînement général, l'avait invité de venir. Ce fut là qu'il écrivit, le 16, une lettre dans laquelle il soumettait ses miracles au jugement du Saint-Siége, et qu'il adressa directement au pape, quoiqu'il ne pût ignorer la décision du concile de Trente, portant que nul miracle nouveau ne sera admis, s'il n'a été reconnu et approuvé par l'évêque. Sans doute il craignait de n'être pas appuyé par le vicariat de Wurzbourg, qui avait montré peu de sollicitude pour ses miracles, et l'avait même traité avec un dédain affecté dans une occasion solennelle.

Cependant un ordre du ministre, daté du 11 juillet, défendit les miracles sur les places publiques, et ordonna qu'ils fussent faits en présence d'une commission nommée d'office. Les malades devaient tous être munis d'un certificat du médecin et du magistrat de l'endroit, attestant leur état, et les essais ne pouvaient être tentés qu'à Bamberg. Le vicaire de Bamberg transmit cet ordre au prince, et lui enjoignit de revenir dans la ville. Mais le prince de Hohenlohe, loin d'imiter ce saint qui, même après sa mort, se montra docile aux ordres de son abbé, et cessa de faire des miracles sur son tombeau dès que celui-ci le lui eut défendu, désobéit à l'autorité temporelle et à l'autorité spirituelle. A la vérité, il publia, le 28, à Brueckenau, une déclaration, dans laquelle, parlant beaucoup d'obéissance aux lois, il congédiait les malades attirés par la crédulité; mais il opéra le même jour, continua plusieurs jours de suite, et alla même remplir de ses cures la ville de Fulde. Il fallut un second ordre pour le faire revenir à Bamberg. Ce fut

le 9 août seulement qu'il quitta définitivement Brueckenau; mais il ne put s'empêcher d'aller passer encore quelques jours à Wurzbourg, théâtre de ses premiers opérations, jusqu'à ce qu'enfin la police, se rappelant l'ordre émané du ministère, lui prescrivit de partir.

Le prince arriva le 13 à Bamberg, où il voulut reprendre ses exercices publics; mais la commission s'y opposa. Alors, pour se soustraire à une épreuve qui n'était pas un petit obstacle à ses vues, il mit tout à fait de côté le respect que, jusqu'à ce moment, il avait conservé, du moins en paroles, pour les lois, et déclara aux magistrats, qui le pressaient de se soumettre à l'examen de la commission, qu'il devait plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes. En conséquence de cette déclaration, les magistrats lui défendirent d'opérer, sous peine d'être puni, et prirent des mesures sévères à cet égard. Le vicariat épiscopal censura aussi sa conduite, en même temps qu'il lui défendit de monter en chaire et de confesser.

Mais il arriva ce qu'on avait déjà vu au temps des convulsionnaires de saint Médard, c'est-à-dire que les prétendus miracles changèrent de forme pour échapper à l'œil vigilant de la police. Comme les malades ne pouvaient plus comparaître en personne, ils s'adressèrent par écrit au prince; celui-ci leur assignait un jour et une heure où il devait prier pour eux, et où eux-mêmes, après s'être confessés et avoir reçu la communion, uniraient leurs ferventes prières aux siennes, avec une pleine confiance dans la miséricorde infinie et l'assistance de Jésus-Christ. Cette nouvelle méthode réussit, et elle paraît durer encore aujourd'hui. Mais le peuple perd bientôt de vue les miracles, quand ils ne se pratiquent plus que dans l'ombre. Aussi la grande vogue du prince de Hohenlohe est-elle passée, surtout depuis le voyage qu'il vient de faire à Vienne. Les écrits de plusieurs théologiens respectables, tels que M. Gratz, professeur à l'Université de Bonn, et de quelques médecins habiles, M. Pfeufer entr'autres, ont, sinon dessillé tous les yeux, au moins répandu trop de lumières sur de ténébreuses manœuvres, pour qu'on puisse craindre sérieusement de voir se réveiller les fureurs du fanatisme et de la superstition, dont, sans la prudence de quelques hommes courageux et la fermeté du gouvernement bavarois, elles menaçaient de désoler l'Allemagne méridionale. Notre beau pays n'avait point à craindre cette contagion, et, ce qui le prouve assez, c'est que le prince de Hohenlohe n'a pas jugé à propos d'y venir.

L'Europe est trop éclairée maintenant pour ne pas se mettre en garde contre la tactique usée d'une ambition qui cherche en vain à ressaisir un sceptre brisé par la force irrésistible de l'o-

pinion. Nous n'en voulons pas d'autre preuve que la sage réponse du Saint-Siége à la missive du prince de Hohenlohe. Cette lettre, datée du 8 novembre, respire à la fois la bonté et la prudence; on voit que la cour de Rome n'avait rien plus à cœur que de ne pas admettre trop précipitamment des faits mal constatés. Il demeure constant que le prince de Hohenlohe n'a pas opéré de miracles, qu'il n'a fait que séduire une multitude avide d'illusions, et profiter avec adresse du puissant empire que l'action cérébrale exerce sur toutes les autres actions vitales, lorsqu'elle se trouve portée au plus haut degré de tension. Dans les places publiques, au milieu d'une foule ignorante, chaque tentative était couronnée de succès, chaque essai passait pour un miracle; mais à huis clos, devant une assemblée d'hommes éclairés, en présence de médecins judicieux, toutes les opérations sont demeurées sans succès, ou les faibles résultats qu'elles ont produits quelquefois n'ont offert rien qui différât de ce qu'un homme habile obtient tous les jours, quand il sait ménager, conduire et diriger avec sagesse l'activité spéciale du cerveau. Tout d'ailleurs, dans une place publique, se réunissait pour en imposer à des juges incompétens et prévenus. Ignorance complète de l'état antérieur des malades, défaut absolu de notions sur la nature de leurs maladies, et légèreté dans l'examen des diverses circonstances d'événemens auxquels on avait foi d'avance, il suffisait au peuple, et plus encore au prince, du moindre mouvement exécuté par un paralytique ou un goutteux, pour que la cure parût indubitable, et qu'on criât partout au miracle, car si le vulgaire exige d'un médecin guérison radicale, même du mal le plus incurable, un rien lui fait croire qu'il a tout obtenu du guérisseur qui sait captiver son esprit. Nul thaumaturge, peut-être, n'a suivi un système mieux combiné que le prince de Hohenlohe. Quel malade, en effet, à qui l'on ne demande que de la confiance en Dieu, osera dire qu'il n'est pas guéri, osera surtout l'avouer en présence d'un peuple ameuté, qui ne verra dès-lors en lui qu'un misérable indigne de toute pitié, puisqu'il est reprouvé par la miséricorde divine, et qui l'accablera de tous les mauvais traitemens que le fanatisme peut suggérer à une foule aveuglée! Une femme a déclaré, devant la commission de Bamberg, que cette crainte l'avait portée à feindre une guérison qui n'avait rien de réel. Tous les récits des partisans du prince, de M. Baur, de M. Scharold, de M. Onymus, sont incomplets, décousus, surchargés d'épisodes inutiles, dénués des détails les plus nécessaires, en un mot, parfaitement conformes à ceux de la Légende. Il n'en fallait pas davantage, sans doute, pour soulever les passions; mais pour faire renaître les siècles

d'ignorance et de barbarie, il faudrait, ne pouvant pas éteindre tout à coup les lumières, commencer d'abord par effrayer les hommes instruits, mais timides, et persécuter, proscrire ceux qui montrent du courage, pour les réduire au silence. C'est ce qu'on aurait essayé inutilement de faire en Allemagne, et ce qu'on ne tentera pas non plus chez nous, dans un pays qui se glorifie à juste titre d'être le centre et le foyer des lumières et de la civilisation.

(Extrait de la Biographie médicale).